



LE VIOLON

Paraît tous les samedis.
abonnement est de \$1.00 par année, inva-
lolement payable d'avance. Nous le vendons
ix agents seize cents la douzaine.
Toutes communications doivent être adressées
comme suit :

LE VIOLON,
45, Place Jacques-Cartier,
MONTREAL.

H. BERTHELOT, REDACTEUR.

MONTREAL, 24 DECEMBRE 1887

LES CINQ TREPASSES DE LAPRAIRIE

SCENE NOCTURNE DANS UN CIMETIERE

Il est minuit !

L'hiver a étendu sur la terre son linceul
de neige et de frimas.

Le vent gémit à travers les vieux pins et
les ifs rabougris.

Pas une âme dans les rues de Laprairie.

Le silence de la nuit n'est troublé que par
les aboiements des chiens à la lune qui vient
de temps en temps montrer sa corne dans
un chaos de nuages.

Cependant une oreille exercée aurait en-
tendu dans le cimetière un bruit insolite,
c'était quelque chose comme le craquement
d'une crouté de verglas se cassant subite-
ment. Puis ce fut un long soupir qui se
perdit dans le bruissement des cyprès.

A ce soupir répondit un crépitement
étrange dans une autre partie du cimetière.

Une bourrasque violente avait déblayé la
neige près de cinq tombes. Les cinq tertres
se fendirent et donnèrent passage à des fan-
tômes terribles. Cinq trépassés venaient de
sortir de leurs fosses en agitant dans l'air
des suaires qui claquèrent avec un bruit
sinistre dans la brise. L'un d'eux se mit sur
son séant et sembla interroger l'horizon. Le
froid de la nuit l'avait saisi et ses mâchoires
se choquèrent convulsivement en produisant
un son des plus lugubres. Il appuya une
main sur la pierre froide de son tombeau et
porta l'autre à son crâne avec le geste d'un
homme qui se réveille d'un long cauchemar.

Le mort s'aperçut que quatre de ses com-
pagnons avaient comme lui soulevé le cou-
vercle de leurs cercueils et étaient sortis
pour respirer l'air glacial de la nuit.

S'adressant à un de ses compagnons :

— Il me semble, dit-il, que quelqu'un vient
de troubler notre repos. Qui est-ce qui
pourrait bien venir nous faire visite à cette
heure de la nuit ?

— Vous avez raison, répondit son voisin,
en se levant près de sa pierre tumulaire. J'ai
distinctement entendu une personne qui
ouvrait la porte du cimetière.

— Tenez, regardez un peu de ce côté, là-
bas près de ce sarcophage. Ne voyez-vous
pas un homme avec un fanal ? c'est lui qui
est venu nous déranger. Holà ! Holà !
l'homme ! que venez-vous faire à cette heure
dans le dortoir des morts ?

Le vivant, qui s'avancait vers les cinq tré-
passés leva sa lanterne comme pour lancer
ses rayons dans la partie la plus éloignée du
cimetière et se posa l'index de la main
droite sur les lèvres en disant :

— P'stt, P'stt ! silence ! c'est moi, ne
craignez rien. Je suis venu jaser une minute
avec vous. Je n'ai aucune mauvaise inten-
tion à votre égard. Laissez-moi m'appro-
cher. Ne vous dérangez pas.

Le vivant s'approcha de l'endroit où
étaient les cinq trépassés et la conversation
suivante s'engagea entre les six personnages.

1ER MORT.— Voyons, qu'est-ce qu'il y a ?
Pourquoi nous avoir éveillés ? Dépêchez-
vous, il fait un froid de loup. Je crains
d'attraper une fluxion.

L'HOMME.— C'est moi qui suis, ou plutôt
qui étais le représentant du comté de La-
prairie dans la chambre de Québec. Je m'ap-
pelle Goyette.

2EME MORT.— Ah ! c'est un de vos agents
qui est venu me réveiller l'été dernier pour
aller voter pour vous. C'est un beau coup
qu'il m'a fait faire là ! On m'entraîne dans
une auberge sans licence de St. Constant, on
m'y fait boire de la boisson à plein " tom-
bleur." On me dit de voter pour vous et puis,
lorsque je fus plein comme un œuf, on me
laissa seul pour regagner mon logis. J'ai eu
toutes les misères du monde à retrouver mon
trou dans le cimetière. Je me suis rendormi
une jambe à l'air et aujourd'hui j'ai un rhu-
matisme qui me fend le tibia. On ne m'y
reprendra plus à sortir pour voter.

3EME MORT.— Qu'est-ce que vous nous vou-
lez ? parlez vite. Je grelotte ici depuis dix
minutes. Ho ! dépêchez-vous ?

M. GOYETTE.— Je suis venu, mes amis,
vous annoncer qu'il va y avoir une nouvelle
élection dans le comté. J'ai saisi l'occasion
des fêtes de la nouvelle année pour venir
vous remercier de la bonté que vous avez
eue de sortir du cimetière pour enrégistrer
vos voix en ma faveur.

4EME MORT.— Ce n'était pas la peine, M.
Goyette. On ne m'y rattrapera plus à sor-
tir de ma fosse où j'étais si tranquillement
couché pour aller courir la galipote avec
vos cabaleurs.

M. GOYETTE.— Arrêtez donc un peu, vous
ne me donnez pas le temps de m'expliquer.
Je suis venu tout honnêtement vous dire que
si quelqu'un se présente chez vous en mon
nom pour vous demander d'aller au poll,
ne vous dérangez plus. Vos votes ont été
cause que je ne suis plus député du comté
et que je pourrais bien être déqualifié pour
sept ans.

5EME MORT.— Vous pouvez compter sur
moi, M. Goyette. Je vous donne ma pa-
role que je ne bougerai pas de mon tom-
beau. L'idée de sortir ! On risque de se faire
prendre par les étudiants en médecine et de
se faire disséquer ! Ces sorties-là ne nous
font aucun bien parce qu'on n'a pas de per-
mission de revenir sur la terre. St. Pierre
n'a qu'à se fâcher et on se trouvera dans un
joli pétrin.

M. GOYETTE.— Dites aussi à tous vos
autres camarades de ne plus écouter les
agents d'élection qui viendront les blaguer
avant la votation. Le vote du cimetière
serait la mort de ma candidature.

1ER MORT.— C'est bien, c'est bien. Allez-
vous finir ? Fichez-nous la paix. Notre de-
vise est Requies cat in pace. C'est le repos
qu'il nous faut. Fichez le camp d'ici au
plus coupant sinon nous allons vous gar-
cher avec de vieux crânes et des mottes de
terre gelée.

2EME MORT.— Si quelqu'un vient encore
nous chercher pour voter nous lui répondrons
en chœur : we cant go yet.

M. GOYETTE.— Bonne nuit, mes amis, je
repréends le chemin de tantôt.

Un nuage opaque voila le disque de la
lune. Une rafale éteignit la lumière du
fanal de M. Goyette, les trépassés retour-
nèrent s'allonger dans leurs fosses et le si-
lence régna dans le cimetière de Laprairie.

Cœur sensible.

— Notre excellent ami, va-t-il mieux ?

— Pas beaucoup mieux, chère madame.

Il a une inflammation si mal placée.

— Ah !

— On vient de lui appliquer une douzaine
de sangsues.

— Les pauvres bêtes !

La femme d'un des amis de X... lui écrit
pour lui annoncer la mort de son mari. Elle
donne sur la maladie des détails très précis
et termine ainsi sa lettre : " Mon pauvre
Edouard a eu trois crises ; c'est la dernière
qui l'a emporté. "

Il eût été plus étonnant que ce fût la pre-
mière.

Un traité de Civilité.

Nous avons trouvé ces jours derniers une pe-
tite brochure rongée par la vétusté et portant
le titre Civilité honnête et chrétienne. Cette
brochure a été imprimée à Epinal en 1722.

Le premier chapitre de la civilité est une
espèce de préambule où il est dit que le com-
mencement de la civilité chrétienne est de
connaître Dieu et tous les dogmes de l'é-
glise. Nous ne contesterons pas la vérité de
cette assertion. On lit ensuite plusieurs
règles générales sur la manière dont il faut
gouverner les différentes parties du corps
humain. Pour la tête : —

(Nous citons textuellement). " Il est mal-
propre d'avoir des poux et des lentes, de
gratter sa tête et son corps en présence d'au-
trui ! La coutume n'excuse pas, et il n'y a
point de nécessité qui le permette.

..... Il est inutile de secouer ses cheveux
et d'y mettre souvent la main pour les reje-
ter par derrière, ou les rapprocher de son
visage, les friser ou les peigner en compa-
gnie. "

Sauf des poux et lentes, qu'on ne ren-
contre guère que dans les mauvaises compa-
gnies, pour tout le reste la recommandation
n'est pas surperflue.

En parlant des oreilles, il est dit :

" Qu'elles soient ouvertes aux bonnes ins-
pirations, à la parole de Dieu et à toutes
sortes de bons conseils ; qu'elles soient bien
fermées à la vanité, aux flatteries, aux mé-
disances... Il faut de temps en temps les net-
toyer avec un cure-oreilles doux et bien fait,
n'y mettre jamais de la graisse, ni de
l'huile.

La première partie de ces conseils sera
toujours exactement suivie des sourds ; la
seconde ne peut que l'être de tout le monde,
y ayant surtout la circonstance engageante
du cure-oreilles doux et bien fait.

" Avoir le nez morveux, se moucher sur
son bras, sur sa manche et dans ses habits,
est le fait des gens sales et dégoûtants. "

Cela est évident, et ce qui ne l'est pas
moins c'est que :

" Il est incivil de se moucher avec ses
doigts ; on doit le faire avec un mouchoir, en
se détournant un peu, sans regarder dans son
mouchoir. S'il y a quelque chose à terre, il
faut marcher dessus au plus tôt. "

Ne sortons pas du nez :

" Si l'on éternue en présence d'autrui, il
faut se découvrir la tête, se détourner un peu,
mettre son chapeau, son mouchoir, sa main
ou sa serviette au-devant, et aussitôt que la
violence en est passée, on doit saluer ceux
qui nous ont salué ou dû saluer, quodqu'ils
n'aient rien dit, les remercier et leur deman-
der excuse de l'importunité. Tout cela peut
se faire en saluant la compagnie, sans se le-
ver.

Souffler haut des narines et ronfler est le
propre d'un homme plein de colère ou bien
échauffé. Il faut excuser ces sortes de per-
sonnes et celles qui respirent avec difficulté.
Parler du nez est une chose indécente, et on
s'en moque ; froncer le nez n'appartient
qu'aux moqueurs et à ceux qui font la cigo-
gne par derrière.

On ne doit pas s'efforcer pour éternuer
haut, ou redoubler sans nécessité, pour mon-
trer ses forces ; cela marque un homme sans
jugement et sans respect.

Retenir le son naturel de l'éternuement
est plus civil que sain.

Ne présentez jamais votre mouchoir à per-
sonne quelque blanc qu'il soit et quelque be-
soin que l'on en ait. "

Malheur à qui ne sentirait pas la vérité de
tous ces préceptes ! Le dernier surtout qu'une
charité mal entendue à l'égard d'une per-
sonne qui n'aurait pas son mouchoir, pour-
rait nous exposer à oublier.

(à continuer.)

Toto commence à épeler. Aussi, quand il
sort avec sa mère, se fait-il une joie de lire
toutes les enseignes.

L'autre jour, il s'arrêta le nez en l'air de-
vant un café de la rue Saint-Lazarre.

— Eh bien, lui dit sa maman, qu'est-ce que
tu regardes ainsi ?

— Je lis, répliqua gravement Bébé.

Puis, changeant de ton :

— As-tu remarqué, dis, petite mère, comme
il y a des gens, à Paris, qui s'appellent Es-
taminet ?

Eloge funèbre de Michel Morin

Bedeau de l'église du lieu et village de Beau-
séjour en Picardie, décédé le 1er mai 1732,
prononcé en honneur du défunt, en présence
de tous les habitants de ce lieu, le jour
de son enterrement.

Omnis homo mortalis.

Nous sommes tous mortels : il y a long-
temps, mes chers frères, que j'ai fait cette
réflexion importante. Nous sommes morte-
et sujets à la mort, parce que nous sommes
hommes : Omnis homo mortalis. Les siècles
passés nous fournissent des livres qui nous font
connaître que les Alexandre, les César, ces
hommes redoutables, ces guerriers si terri-
bles, et tant d'autres hommes d'un rang dis-
tingué sont morts : Omnis homo mortalis.
Cependant, toutes les lectures que j'ai faites
ne m'ont pas tant touché que la mort de
pauvre Michel Morin m'afflige aujourd'hui
comme vous le savez.

Ce fut hier qu'il trépassa, hier la mor-
termina son sort ; il mourut enfin à la fleur
de son âge, et nous ne le verrons plus. Jeu-
dernier, il était dans son jardin, il me fit
Hem ! hem ! qu'en dites-vous, n'ai-je pas
bon appétit ? en mordant dans un gros crou-
ton de pain frotté d'ail, et le mangeant à
belles dents avec deux mains : hélas ! mes
chers frères, qui l'aurait cru ? le voilà mort
et nous ne le verrons plus ; nous faisons tous
une grande perte, car lui seul sonnait la clo-
che, coupait le pain bénit, allait à l'offrande
et chantait au lutrin ; lui seul chassait les
chiens de l'église, enfin c'était l'Omnis homo
de notre village. Ha ! ha ! oui, riez, pau-
vres idiots que vous êtes, riez, riez, il y a
bien à rire ; vous faites bien voir que vous
êtes, et que vous ne savez pas le latin ; car
si vous aviez étudié en classe, vous sauriez
qu'Omnis homo veut dire un homme à tout
faire ; mais parce que vous êtes des igno-
rants, vous croyez que Michel Morin était
un sot, à cause qu'il portait une chemise
rouge et des bas blancs ; voyez la belle con-
séquence ! Si vous me voyiez quand je me
lève avec un bonnet de nuit et un caleçon,
vous diriez donc que je n'ai point d'esprit :
l'habit ne fait pas le moine.... Si Michel
Morin eût été un homme de qualité, on au-
rait écrit ses actions en gros caractères dans
les gazettes, mais parce que c'était un hom-
me de village, habillé en paysan, tout ce
qu'il faisait n'était pas remarqué ; cepen-
dant, on n'a jamais rien vu de plus admi-
rable dans les histoires. Faites attention à
ceci.

Un jour, le fils et le gendre du grand
Colas se battaient dans le jardin pour des
prunes, et ces deux garçons s'arrachaient
les cheveux et se donnaient des coups de
poing ; Michel Morin s'en aperçut ; aussitôt
d'un air délibéré il sauta par dessus la
haie, zeste, il vous les prit tous deux par le
chignon, donna un coup de poing à l'un, un
coup de pied à l'autre, piffe, paffe, les sépara,
jeta leurs chapeaux dans la rue et il n'en fut
plus parlé. Voilà comme Michel Morin avait
de la charité pour son prochain ; car, sans
lui, ils se battraient encore, et vous ne les
empêcheriez pas, pauvres gens que vous
êtes ! Si je vous disais ici des fables ou des
histoires du temps passé, vous pourriez dire :
on nous en fait accroire, ce sont des contes
à dormir debout ; mais je vous parle de no-
tre temps. Par exemple, qu'y avait-il de plus
fort que de voir faucher un pré à Michel
Morin ? Sitôt qu'il mettait son pourpoint
bas, il prenait sa faux à deux mains et fau-
chait tout à l'entour de lui, et friste et freste,
tout d'une haleine jusqu'au bout du pré ; et
sans perdre de temps, il prenait sa pierre
pendue à son côté dans une gaine et zeste et
zeste ; ensuite, il crachait dans ses mains,
et tête baissée, il recommençait tout de nou-
veau ; vous eussiez dit qu'il allait tout abat-
tre ; voilà pourquoi on l'appelait le grand
abatteur de chènes. C'était la terreur des for-
êts ; avec une serpe, friste, freste, il coupait
des branches tout entières ; jamais on
n'a vu un tel ouvrier ; cric crac, en deux
tours de main, voilà un fagot bâti, mais des
fagots ! des fagots en conscience ! Les fa-
gots de Michel Morin étaient de bons fa-
gots ; ce n'étaient pas de ces fagots fourrés
de feuillage, ni de ces petits méchants fa-
gots comme en vendent les marchands ; ses
fagots étaient des fagots bien fagotés, les
mieux fagotés de tous les fagoteurs de fa-
gots. Que peut-on voir de plus merveilleux.
Y a-t-il un homme sur terre qui ressemble à
Michel Morin ? Non, il n'y a pas son pareil
dans les airs ; c'est ce que je vous ferai voir,
car je me lasserai jamais de dire que c'est
un véritable Omnis homo.

Michel Morin était admirable dans les
airs : je me souviens à propos (quelqu'un
d'entre vous y était), il y aura dimanche
deux ans, comme on faisait le prône, ha !
vous en souvenez-vous, lorsque les oiseaux
faisaient leurs nids dans la voûte de l'é-
glise ? Ils faisaient un tintamarre si grand
qu'on ne pouvait entendre le prône ; vous
regardiez ces animaux tout debout, les bras
croisés et comme des statues, et vous n'o-

L'aff

Si p
montu
y renoi
On coi
comme
allait tr
petites
tête, le M
les rangs
d'armes.
L'expéd
Pendan
lions int
rra d